

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Rue Suzanne-Lamy

Adrien Rannaud

Numéro 316, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85738ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rannaud, A. (2017). Compte rendu de [Rue Suzanne-Lamy]. *Liberté*, (316), 53–55.

Tous droits réservés © Adrien Rannaud, 2017

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Rue Suzanne-Lamy

Retour sur une œuvre effacée de la mémoire québécoise.

ADRIEN RANNAUD

Sise entre l'autoroute Félix-Leclerc et le Saint-Laurent, la bourgade de Saint-Augustin-de-Desmaures permet de prendre la mesure de la politique mémorielle poursuivie par la Commission de toponymie du Québec. En effet, un marcheur pourra y arpenter les rues Lionel-Groulx, Saint-Denys-Garneau, Alfred-DesRochers, Doris-Lussier, Jean-Bruchési et Joseph-Bouchette. Averti, il reconnaîtra au fur et à mesure de son expédition des noms d'hommes de lettres et de sciences qui ont marqué le Québec. Accessible depuis son téléphone intelligent, le site Internet de la Commission lui rappellera au besoin le titre du recueil de l'un, les différents métiers de l'autre et se répandra en anecdotes et remarques consécutoires. Pour être fin lettré, mon promeneur n'en est pas moins homme. Aussi s'étonnera-t-il, rue Madeleine-Huguenin, de ne pas reconnaître la célèbre femme de lettres du tournant du xx^e siècle. Qu'à cela ne tienne, le site de la Commission lui apprendra, sur plusieurs lignes, qu'Anne-Marie Gleason – sous le pseudonyme de Madeleine – « signa pendant dix-neuf ans une chronique dans le quotidien *La Patrie* » et « en 1919, fonda *La Revue moderne* ». Rue Suzanne-Lamy, la même surprise attend mon flâneur, encore heureux de sa découverte précédente. Cette fois-ci, la Commission se fend de deux phrases laconiques :

Ce nom évoque le souvenir de Suzanne Lamy (1929-1987), née à Lombez, en France; elle devient citoyenne canadienne en 1954. Elle était essayiste.

On ne saurait trouver notice biographique plus nébuleuse pour parler de Suzanne Lamy, ramenée, d'une part, à sa condition d'étrangère devenue canadienne, et d'autre part, à une activité professionnelle presque frappée de nullité (« essayiste » : pourrait-on être plus vague?). Aucun titre de livre; aucun rappel de ses engagements en faveur de la littérature, des droits des femmes, de l'accès à la culture; aucune mention de sa participation à nombre de revues et de journaux. Le souvenir trébuche, devient aphasique, et déconcerte mon passant. Ici, comme ailleurs, le « lieu de mémoire » est déséquilibré et sélectif.

Née au tournant des années 1930 dans la région de Toulouse, Suzanne Lamy, née Lapalu, gardera toute sa vie

cet « accent curieusement méridional » typique du sud-ouest de la France, et qui surprenait tant son amie, la philosophe et écrivaine belge Françoise Collin. Elle a une vingtaine d'années lorsqu'elle traverse l'Atlantique pour s'établir à Montréal, en 1954. Elle et moi partageons cette expérience de l'exil choisi. Peut-être est-ce pour cette raison que je me trouve une telle intimité avec cette disparue trop tôt.

En 1965, Suzanne Lamy étudie à l'Université de Montréal. Sous l'égide de Monique Bosco, de Bernard Beugnot et de Georges-André Vachon, une conscience critique est en train de naître. Elle apprend, lit, échange avec ses collègues de classe : Francine Noël, Nicole Brossard, Madeleine Ouellette-Michalska. Déjà, elle sent monter cette « poussée », « cette délivrance » des voix au féminin qu'elle accompagnera et dynamisera, une décennie plus tard. Après avoir soutenu une thèse de doctorat sur André Breton, elle roule sa bosse dans l'enseignement. Au cégep du Vieux Montréal, Suzanne Lamy est une des

premières à mettre sur pied un cours consacré à l'écriture des femmes. En 1981, dans le cadre du cours « Littérature féminine et écriture au féminin », elle fait lire Sappho, Christine de Pisan, Madeleine de Scudéry, Louise Labé, Marceline Desbordes-Valmore, Colette, Woolf, Beauvoir, Cixous et les auteures québécoises contemporaines.

Une telle liberté d'enseignement allait se retrouver dans son activité essayistique. Féministe convaincue, Suzanne Lamy use de sa plume pour défendre la nécessité d'un point de vue féminin sur le monde. Citoyenne engagée dans l'espace public, refusant les compromis, elle prend la parole dans les journaux pour défendre son point de vue; notamment dans *Spirale*, qu'elle dirige plusieurs années. Elle contribue à faire rayonner l'œuvre de Marguerite Duras, et elle accueillera même cette dernière à Montréal, en 1981. C'est une rassembleuse, comme en témoignent ses collaborations et amitiés avec Nicole Brossard, Louky Bersianik, Jacques Brault, Andrée Yanacopoulo, Anne-Marie Alonzo, et bien d'autres. Elle devient même une « mère littéraire » pour plusieurs écrivaines, comme Louise Dupré qui lui dédie *Stratégies du vertige* (1989), Lori Saint-Martin, ou encore, Monique LaRue.

L'œuvre littéraire et intellectuelle de Suzanne Lamy est mince : « seulement » deux recueils d'essais, un court roman

SUZANNE LAMY

Quand je lis je m'invente, suivi de D'elles et autres textes
Alias, 2017, 230 p.

EXTRAITS

« Écoute avec moi ce qui monte dans ce féminin qui tente de se dire. »

C'EST en femme que je veux être lue et entendue. Ne me confine plus dans l'image mythique et sociale qu'on t'a donnée de moi dans la famille, dans la langue, dans les films, dans les livres et partout à la fois, comme mère d'une bonté divine, vieille fille tout en os ou en jeune fille d'insupportable candeur.

Ce n'est pas vrai que d'un côté il y a la raison, la logique, l'intellect, la raideur, le sec... et de l'autre, l'intuition, l'irrationnel, la pensée magique, la sensibilité, la douceur, l'humide... De ce manichéisme, de cette mort en rose, je suis saturée. Toi aussi, sans doute, ton nez est trop fin pour ne pas sentir que dans ce cimetière où nous sommes parqués tous les deux, les fleurs sentent nettement le pourri.

Écoute avec moi ce qui monte dans ce féminin qui tente de se dire. Je le sens et je ne peux pas toujours le saisir. Il a été lent, il a été long à venir. Mais il m'a pris en écharpe, au milieu d'autres femmes, en nouvelles moissons. Parfois c'est le dédoublement en ombre qui s'étire. C'est aussi l'ineptie, l'inertie où je me suis, où j'ai été abandonnée. L'indiscipline me gagne et avec elle l'emportement de quelque bonheur fou, même si déjà j'en sais la retombée. De l'acmé, il reste toujours quelque chose : le goût de pulpe, d'irrépressible de la mer.

N'étions-nous pas convenus que tout texte est un aveu d'amour, appel à l'autre ? Ma lecture, je la voudrais parole qui ouvre les cages de l'écrivain-écrivain et du lecteur-critique. Tu vois, depuis que je lis tant et tant de textes de femmes, des textes d'hommes aussi qui leur sont connexes – et il y en a – j'ai perdu le goût de la critique guindée et sûre d'elle-même. Je m'ennuie

avec elle : elle ne me dit rien de ce qui m'importe. À propos des écrits de femmes, il est bien rare que « le rapport de la critique à l'œuvre soit celui d'un sens à une forme ». À un mariage de raison qui peut durer longtemps, toujours, jusqu'à ce que mort s'ensuive, je préfère une subjectivité qui avoue ses attaches comme ses écarts, qui se reconnaît dans les modulations ajustées au texte bien plus qu'à ses savoirs.

Ma lecture, qu'elle soit déchirure, échappée vers un ailleurs dont l'impossible même garantit la permanence du désir. N'est-ce pas de ce désir-là qu'on écrit, qu'on rêve et qu'on lit, qu'on approche l'autre versant de la vie ?

« L'autre lecture », *Quand je lis je m'invente*, Montréal, L'Hexagone, 1984, p. 26-27.

•

Combien de rôles tenus par le bavardage ? Nombreux, étendus du psychique au social, au politique.

Fenêtre, béance, soupape, échappatoire, exutoire, le bavardage peut être moyen de découverte, de révélation à soi-même. Ne risque-t-elle pas de s'entendre en se disant, la femme en oubli de censure, qui ne sait pas ce qu'elle dit (Lacan), pour qui il est préférable, comme pour le poète, qu'elle ne sache pas ce qu'elle fait (Platon) ? Pourquoi du sens ne jaillirait-il pas du non-sens ? Ça s'est déjà vu, non ? (cf. Joyce, Artaud, Ionesco, lapsus, rêves, mots d'esprit, actes manqués).

Rempart contre le dégoût et l'abattement, drogue contre la dépression, moins nocive que le tabac et que l'alcool, anticorps qui favorise la survie en vase clos, le bavardage entame l'isolement : entaille pratiquée dans la coque

familiale, terrain vague qui permet à l'appétence de pointer.

Lande où la femme se promène désirante, en toute impunité, quand les vents, balayant les rocaillies, répandent l'odeur entêtante des genêts. Vagabonde. Osant quelques entrechats, se voit déjà funambule.

En retrait dans les coulisses, les échanges n'aboutissent pas toujours à des accords, mais dans la tiédeur du refuge, les femmes s'incarnent dans ce dire disséminé. Pour que demain voie la forme concrète, le passage à l'acte et à l'avant-scène.

Lieu de plaisir, le bavardage nie la maison close. Havre où se pêchent des coquillages moirés, ravis aux contradictions et aux insignes du pouvoir, à une société en délabrement.

Flot qui relie l'amont du vécu à l'aval de la réflexion et de l'insertion sociale. Pont jeté entre la rousse et l'Eurasienne, carrefour à l'allure d'école buissonnière qui ouvre sur une clairière où la femme prend du champ, assure son pas et caracole. Apprend l'autre et les autres.

« Éloge du bavardage », *D'elles*, Montréal, L'Hexagone, 1979, p. 32-33. **L**

♦ Ces deux livres ont été réédités dans *Quand je lis je m'invente*, suivi de *D'elles et autres textes*, Montréal, Alias, 2017, préface de Lori Saint-Martin et postface de Chloé Savoie-Bernard.

et quelques textes en prose publiés çà et là – si on exclut de cette liste les articles scientifiques et les directions de collectifs académiques. Toutefois, l'écriture fait système, tant dans le débat d'idées que dans la fiction, et participe à un même mouvement d'affirmation de la lecture, de la représentation et de la voix des femmes.

Son premier recueil d'essais, *D'elles*, paru à l'Hexagone en 1979, examine les façons de parler et d'échanger au sein de l'écriture et du militantisme féministes. Rejetant la spécificité d'un être-femme, pourtant en vogue à l'époque (Hélène Cixous n'a publié *Le rire de la Méduse* que quatre ans auparavant), Suzanne Lamy réhabilite la litanie, cette plainte mélangée à la fureur des femmes. Son « éloge » du bavardage, cette « lande où la femme se promène désirante, en toute impunité, quand les vents, balayant les rocaillies, répandent l'odeur entêtante des genêts », frappe les esprits. Dans cet éloge, Lamy insiste sur la nécessité poétique et politique du bavardage, ce soi-disant discours de la futilité.

C'est toutefois avec *Quand je lis je m'invente* (1984) que se mesure le plus l'influence de Suzanne Lamy sur notre époque contemporaine. La formule – recueil de conférences, d'essais et d'articles écrits au début des années 1980 – et les thèmes abordés – la voix et l'écriture des femmes – restent les mêmes que dans *D'elles*. Pourtant, l'ensemble du recueil se double d'une portée manifestaire. Marqué du sceau de la rupture, le texte « L'autre lecture » jette les bases de la « critique au féminin » et, plus largement, d'une nouvelle façon de concevoir le rôle et le discours des féministes dans l'espace public. Voulant en finir avec la figure tutélaire de Simone de Beauvoir, Lamy se lance dans la première partie du texte dans une théorisation de l'écriture au féminin. Qu'est-ce qu'écrire au féminin, si aucune tradition de lecture ne favorise la mise en lumière de ces textes fondés sur la différence et le déplacement des perspectives? L'intellectuelle consacre la deuxième partie de son essai à une lettre au « Cher toi », où l'interlocuteur masculin se laisse conter la possibilité d'une « autre lecture ». Du bavardage à la lettre, de la litanie au discours amoureux, on reconnaît chez Lamy un même souci pour la communication, où les voix s'entrelacent et se répondent. Avec cette lettre, l'auteure revendique son attachement à Foucault, à Freud, à Barthes, à la sociologie et à la sémiotique, tout en invoquant un droit de cité que lui refuse la parole masculine jugée universelle. « C'est en femme que je veux être lue et entendue », espère-t-elle, invitant son partenaire fictif et son auditoire à écouter, avec elle, « ce qui monte dans ce féminin qui tente de se dire ». L'homme n'est pas ici un adversaire, mais un compagnon. Refusant également la norme « blanche, lettrée, phallocrate et hétérosexuelle », Lamy dénonce, avant le déploiement du concept d'intersectionnalité dans les sciences humaines et sociales, la pluralité et le croisement des dominations dans le langage.

Face au silence présumé et à l'invisibilité des femmes, Suzanne Lamy oppose la voix au féminin, tant singulière

que collective; face au panthéon littéraire et théorique, elle lève le voile sur un « désir de perversion » perceptible dans les non-dits, les discours oubliés ou perçus comme inutiles. Alors que le Collectif Clio publie son *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* en 1982, Lamy, elle, appelle de ses vœux une histoire similaire, fondée sur la montée de paroles plurielles. La théorie-fiction qu'elle pratique, et qui mêle le poème au manifeste, le récit à l'analyse sociologique, la lettre d'amour à la fabrication d'un programme de lecture critique féministe, la consacre en tant qu'« artiste de la narrativité des idées » et qu'« essayiste de la pluralité artistique des langages », pour reprendre les mots d'André Belleau. Ainsi amorcée, la « critique au féminin » se retrouve encore aujourd'hui, diffuse, dans les salles de classe et dans les prises de paroles publiques de nos intellectuelles. Certes, Lamy ne fut pas la seule à s'exprimer et à appeler les femmes à écrire et

à parler : sa voix épousait ainsi celles de France Théoret, de Nicole Brossard, de Madeleine Gagnon et, plus tard, des filles de *La vie en rose*. Elle fut toutefois l'une des premières à en observer les contours et les mouvances, à en percevoir le

potentiel de remise en question théorique et pratique.

Publié en 1985, le texte *La convention* ne pouvait qu'être traversé par cet engagement féministe qui lui était propre, ainsi que par cet enchaînement des discours de la fiction et du réel. Accueilli de façon quasi unanime par la critique, le récit faisait ainsi dire à Françoise Collin : « [...] si la critique ne manquait ni de talent ni de pertinence (ni d'ailleurs d'impertinence), l'écrivain la surpasse ». Histoire d'« un homme, [d']une femme dans les éclats de la mort et de l'amour », *La convention* s'organise autour de la prolifération de plusieurs voix et de plusieurs supports d'écriture (lettres, journal intime, carnet) au gré desquels trois sujets tentent de se parler et de (se) raconter. Tel un aimant, tantôt guidé par la loi de l'attraction, tantôt fonctionnant comme un repoussoir, la voix dans *La convention* est ce qui façonne les personnages. Or, c'est aussi elle qui, métaphoriquement, tue et désagrège les couples, puisque l'un des personnages, François, est atteint d'un cancer de la gorge, ce qui entraîne peu à peu la dissolution de sa relation amoureuse avec Soria. Dans un récit fragmenté où les étreintes sont courtes et les silences de plus en plus longs, c'est bien le projet de la littérature, véritable interface entre le singulier et le collectif qui est au cœur de la poétique de Lamy : la possibilité d'une parole tendue vers l'autre, comme une déclaration d'amour qui « nous » est faite, dans le balbutiement du monde.

Il me faut l'admettre, je ne l'ai jamais connue. Je suis né bien après que sa voix s'est éteinte. Je n'ai d'elle que les livres et les articles qu'elle a fait paraître, ainsi que quelques notes prises dans l'urgence au centre d'archives de l'UQAM. La force et l'accent de ses mots m'échappent. Pourtant, j'ose croire que Suzanne Lamy manque à nos débats et à nos combats. Trente ans après sa disparition, survenue le 25 février 1987, il serait peut-être temps de renouer avec l'héritage de cette intellectuelle et écrivaine québécoise. 

Refusant la norme « blanche, lettrée, phallocrate et hétérosexuelle », Lamy dénonce la pluralité et le croisement des dominations dans le langage.